

La contagion philosophique s'étendit de proche en proche sur tout le continent. Les grands aidaient à ses progrès. En France, c'étaient entre autres MM. d'Argenson, de Malesherbes, de Chastellux, les ducs de Choiseul, d'Usez, de Nivernais, le maréchal de Richelieu, les ministres Turgot, Necker, de Brienne, etc.; en Espagne, les ducs d'Albe, de Villa Hermosa, l'ambassadeur comte d'Aranda, etc.; en Portugal, le ministre si famé Pombal; en Suède, le chambellan Jenning, le comte de Creux, ambassadeur; en Russie, le comte Schouwalof, le prince Galitzin, etc.

Le prince de Salm, le prince de Ligne étaient déclarés esprits forts.

Montant l'échelle du pouvoir, le vertige de l'incrédulité vint frapper les rois sur leurs trônes. La plupart furent ébahis des vieilles nouveautés de l'*Encyclopédie*, et empruntèrent à la France ses trésors d'impiété, ignorant ceux qu'ils foulaient sous leurs pieds. Bien que les esprits libres eussent peut-être surpassé en violence les esprits forts, la langue française ayant la préférence dans les palais, les paradoxes écrits en allemand restaient peu connus. Voltaire fut donc le dispensateur des croyances de son siècle; il en résumait au plus haut point l'essence moqueuse, imposante et vaine. Les regards de l'Europe entière se tournaient vers lui; des têtes couronnées

saluant son règne intellectuel, se courbèrent sous son sceptre satirique, et à sa demande la philosophie, comme une dame de haut lieu, après sa présentation, obtint le tabouret à la cour.

Entre les puissances monarchique et encyclopédique, il y eut certaine confraternité. Le grand Frédéric s'amusait à imiter le ton pastoral des mandemens, fabriquait, sous le nom de l'évêque d'Aix, une excommunication contre son chambellan le marquis d'Argens, faisait successivement de Voltaire son maître, ensuite son favori, puis son rival littéraire. L'autocrate des Russies, l'impératrice Catherine, était en intime correspondance avec les sophistes français, requérait des conseils de leur amitié. La reine de Suède, Ulrique, son fils, le roi Gustave III, en Danemark le roi Christian VII, le roi de Pologne avaient un commerce épistolaire avec les encyclopédistes. A leur exemple, les princes italiens, les ducs de Parme, de Modène, le grand-duc de Toscane, le roi de Naples, les électeurs de Mayence et de Cologne, les ducs de Brunswick, Frédéric, landgrave de Hesse-Cassel, Charles-Théodore, électeur palatin, Wilhelmine, margrave de Bayreuth, Eugène, duc de Wurtemberg, professaient les doctrines nouvelles; l'empereur Joseph II leur appartenait corps et ame. « Dès l'année 1766, dit Voltaire, il n'y avait plus un prince allemand qui ne fût philosophe. » Alors,

enorgueillie de sa domination, la philosophie laissa tomber sur les rois cette dure parole : « La partie qui gouverne doit respecter la partie qui enseigne (les philosophes), et ne pas croire surtout en savoir plus qu'elle¹. » Et dès-lors les philosophes obtinrent des monarques des honneurs jusque-là inouis. Tel était l'engouement, que les souverains encourageaient des écrits qui sapaient leurs trônes. Helvétius reçut du roi d'Angleterre le plus favorable accueil. Tous les princes d'Allemagne lui offrirent une magnifique hospitalité. Le grand Frédéric l'admit à sa table, le logea dans son palais. Il n'est pas jusqu'à ce Raynal, connu pour appeler les rois « bêtes féroces qui dévorent les nations, » auquel les grands n'aient rendu des hommages. A Spa, où il vivait en exil, la plus brillante compagnie d'Europe l'entourait. En Saxe, il reçut des honneurs princiers; à Londres, l'orateur de la chambre des Communes, apprenant que le philosophe français était dans la galerie, fit suspendre la discussion jusqu'à ce qu'on lui eût trouvé une place de distinction. Dans la guerre d'Amérique, un jeune marin de l'escadre de Suffren, fait prisonnier, fut conduit en Angleterre; dès que le ministre sut qu'il était neveu de Raynal, il ordonna sa mise en liberté.

¹ Mercier, *Notions claires sur les gouvernemens*, t. I, p. 1.

De toutes parts débordait l'esprit novateur. Avant même que le jeune roi Louis XVI eût choisi pour ministres des philosophes, à un seul près, Horace Walpole remarquait dans les mœurs publiques une tendance subversive¹. Déjà, dans un réquisitoire, l'avocat-général Séguier s'écriait : « L'impiété ne borne pas ses projets d'innovation à dominer tous les esprits et à arracher de nos cœurs tout sentiment de la Divinité; son génie inquiet, entreprenant et ennemi de toute dépendance, aspire à bouleverser toutes les constitutions politiques². » De théories en systèmes, on était arrivé à tout nier, à tout détruire. Le dernier principe de force et de vertu privée, la foi, fuyait devant le sarcasme; l'affection domestique, la piété filiale, l'amour maternel étaient astreints à des lois d'étiquette. On se jouait des devoirs les plus saints, à ce point que deux époux auraient tremblé d'entrer ensemble dans un salon; le ridicule les eût impitoyablement flagellés. Telle était l'opinion du jour : à la fidélité, la honte; à l'adultère, la faveur. Le peuple s'efforçait de singer les grands.

La dépravation circulait dans chaque veine de l'Etat, et pendant que la contagion des idées nouvelles préparait à l'ordre politique d'inévitables changemens, il apparaissait que cette société

¹ *Oeuvres de Walpole*, t. V, lett. XXVIII.

² Réquisit. d. 1770.

frivole, égoïste, viciée jusqu'à la moëlle, ne pouvait être régénérée sans une expiation terrible, un baptême de sang.

§ II.

Quand les temps furent arrivés où les maximes philosophiques sottement répétées des grands du royaume, entendues avec curiosité par le roi, devaient s'appliquer par ceux et sur ceux qui les proclamaient, il y eut une affreuse secousse. Les esprits se désunissaient; une fermentation sourde travaillait le pays; la France s'agitait dans les cruciations de l'enfantement : elle allait mettre au monde la liberté !

Etendue sur sa couche de douleurs, préparée en cercueil par l'immoralité, cette reine voyait sa fille aînée, la monarchie absolue, défaillante, ne pouvoir soutenir le poids de la société nouvelle, et s'appêtait à nous donner à sa place, une puissance encore inconnue sur la terre salique; mais, trop hâtée, elle appela à sa délivrance ses conseillers, les sophistes; et, pour opérateur, ils lui amenèrent le bourreau. Celui-ci, pesant qu'un chef de roi n'est pas plus lourd dans le fatal panier qu'une tête de populaire, se rua àprement en besogne. Sa tâche était énorme; il ne recula point. Alors fut vérifiée cette parole d'un souverain philosophe lui-même, Frédéric

de Prusse, que le plus sévère châtiement d'une province, serait un gouvernement de philosophes¹.

L'égalité passe son niveau sur les châteaux et les épaules. Pour l'étendre à l'intelligence, elle brûle ou pille les bibliothèques. Pour y soumettre les croyances, elle ferme les églises, détruit les signes vénérés de la religion, livre des pourceaux, des ânes revêtus d'habits sacerdoteaux, aux rires de la populace. L'ex-baron prussien Cloutz, monte à la tribune, s'attaque au Tont-Puissant, soutient qu'il n'existe pas, bafoue le Christ, fait hommage de sa *Certitude des preuves du mahométisme* à la Convention, qui l'applaudit, ordonne l'impression du discours, son envoi aux départemens et au comité de l'instruction publique.

L'évêque intrus de Paris et ses vicaires viennent, tremblans à la barre, abjurer le christianisme; le seul homme qui se lève pour défendre les droits de l'Eternel, la liberté des opinions religieuses, porte le nom inattendu de Robespierre²! Vain effort : les athées l'emportaient; le culte tant prôné des philosophes, le culte de la raison est décrété. A son aspect, la patrie tressaille d'horreur : son temple est la Grève; son autel, l'échafaud; son pontife, l'exécuteur; ses offran-

¹ *Dialogue des Morts*, par le roi de Prusse.

² *Moniteur*, 15 frimaire, an II.

des, des victimes humaines! Ces penseurs superbes qui refusaient au Créateur leur adoration, sont contraints de se prosterner devant l'objet du dégoût public. Dans les antres de la prostitution et de l'infamie se recrutent des prêtresses de la raison ; des troupes d'ivrognes, de débauchés, forment leur cortège. La citoyenne Monmoro, des filles de l'Opéra, la Candaille, la Maillard, etc., reçoivent les vœux de la nation par la voix de ses représentans. On vit aussi les sectatrices de la religion neuve, rougies de vin et de sang, les horribles *tricoteuses*, également nommées dans l'histoire *furies de la guillotine*, couronner de fleurs l'apôtre du meurtre, Marat, et le porter en triomphe à la Convention, comme le symbole vivant du crime qui régnait alors.

N'attendant rien d'une vie meilleure, on mit en celle-ci tout espoir. Les ambitions disputèrent, acharnées, le commandement. Les voies de persuasion, d'indulgence chrétienne, furent bannies. On les taxa de modération : la modération devint crime. Tout ce qui s'élevait par les aïeux, la richesse, la popularité, fut, au nom de la liberté, précipité dans les fers.

Ici surtout se découvre cette lèpre de l'incrédulité qui gagnait les plus saines parties du corps social. Les victimes de l'anarchie étaient empilées dans des dépôts dits maisons d'arrêt ou *repaires*

*des gens suspects*¹. Jusqu'à la fin, insoucieux des plus redoutables comme des plus consolantes vérités, on se créait des distractions pitoyablement futiles : la galanterie se glissait sous les voûtes infectes. Les sons de la viole d'amour, les petits jeux, les petits vers, les fatuités, les fadeurs, la médisance, les ariettes, y dissipèrent follement les heures ; des vieillards commentaient avec importance la chronique de Cythère ; sans la brutalité des gardiens, le grincement des verroux, quelques refrains homicides, les sanglots de ceux qui pleuraient leurs parens exécutés la veille, on eût dit une prison de volupté. L'orgueil survivait à l'égalité du malheur. La noblesse humiliait encore le tiers. Il se faisait des querelles d'étiquette, de préséance. Des esprits forts épingleaient de leurs lazzis les ecclésiastiques, et s'occupaient à fabriquer, outre du filet et de la tapisserie, la religion d'*Ibrascha*². Dans leur délirante incurie, de jeunes femmes parodiaient leur propre sort ; et, après s'être lassées au joli corbillon ou à pigeon vole, jouaient à la guillotine ! On montait sur une chaise placée sur une table..... Parfois le bruit d'une charrette dans la cour et la subite apparition du bourreau, interrompaient ces passe-temps ; le lendemain d'autres acteurs renouvelaient ces scènes.

¹ A Blois, cette inscription était gravée sur la porte en lettres d'or.

² Bioulfe, *Mém. sur les prisons*, t. I, p. 105.

Hors quelques prêtres, quelques saintes filles arrachées des cloîtres, combien peu, hélas ! s'isolant en leur cœur, s'élevaient à celui qui nous donna ce souffle impérissable que la tyrannie n'atteint pas ! Combien peu soutenaient leur adversité par l'image du rédempteur calomnié, poursuivi, déchiré et terminant sa vie mortelle dans l'amertume de la douleur ! C'est que la foi languissait défaillante, sinon éteinte. Lors même que l'excès des maux forçait à invoquer un appui surhumain, une mauvaise honte intimidait la prière ; on n'appelait Dieu que sous conditions, en stipulant des réserves. Ainsi, proscrit et fugitif, le fameux Pétion écrivait : « Je me trouve dans la plus cruelle position qu'il soit possible d'imaginer ; je me jette dans les bras de la Providence, » et avait soin d'ajouter : « Je n'espère pas qu'elle m'en tire ¹. » Le conventionnel Salles, attendant l'heure de l'exécution, écrivait à sa femme : « Espère encore, espère dans celui qui peut tout ; il est ma consolation au dernier moment. » Et il disait aussitôt pour se justifier : « Le genre humain a reconnu depuis long-temps son existence, et j'ai trop besoin de penser qu'il faut bien croire que l'ordre existe quelque part, pour ne pas croire à l'immortalité de mon âme ². » Dans un pareil instant, Custine (fils)

¹ Notice sur les proscrits. Notes aux Mém. de Buzot.
² Le Républicain, 28 pluv. an V, lett. du 30 prair. an II.

poussait encore plus loin son respect envers l'incrédulité régnante ; faisant aussi ses adieux à sa femme, il traçait ces mots : « Je n'érige point en axiomes les espérances de mon imagination et de mon cœur, mais crois que je ne te quitte pas sans désirer de te revoir un jour ¹. »

Durant la lutte tumultueuse des intérêts, l'assaut des vices contre la vertu, tour-à-tour vaincus et vainqueurs disparaissent broyés sous le char révolutionnaire. Déplorable vertige ! ils vivent comme s'ils ne devaient point mourir, et ils meurent comme s'ils ne devaient plus vivre ; avec une affreuse sécurité, ils s'avancent vers l'échafaud. Le vertueux Bailly ne tremble que de froid ; une charretée de girondins chante, pour prière, la Marseillaise ; Vergniaud, avec une épingle, trace au fond de sa montre le nom d'Adèle Sauvan, et recommande au bourreau, qui ne le comprend pas, de porter le reste de la coupe au beau Critias ; un poète (André Chénier), se frappant le front, dit : « Il y avait pourtant là quelque chose ; » un ministre se console par cette réflexion : « La révolution tue les hommes, la postérité les juge. » Fabre d'Eglantine n'a qu'une appréhension, c'est que Billaud-Varennes s'approprie sa comédie en cinq actes que détient le comité du salut public. Un farouche tribun

¹ Mémoires de Riouffe, t. I, p. 134.

appelle sa pauvre femme; le plus jeune de ces infortunés s'écrie devant le fatal triangle: « Voilà donc la récompense destinée au premier apôtre de la liberté! » Ducos fait sa chanson du *Voyage à Provins*; l'orateur du genre humain, Anacharsis Clootz, péroré devant ses compagnons sur le néant, et demande à passer le dernier sous le fer, « pour avoir le temps d'établir certains principes. » Le néant étant la seule doctrine tenue pour certaine, on s'honore du suicide. A l'exemple du girondin Valazé, des montagnards se frappent eux-mêmes. Lebas se fait sauter le crâne; l'ex-ministre Roland se perce de son épée; le disciple chéri de Voltaire, Condorcet, s'empoisonne comme une femme; se souvenant du Sénèque romain, Sénèque l'Huilier s'ouvre les quatre veines.

Au jour marqué par cette Providence qu'ils nient, ils tombent inévitablement. Ils tombent; après les accusés, les accusateurs; après les accusateurs, les juges; après les juges, le bourreau. Ceux qui échappent à l'exécuteur n'éviteront pas la dent des loups¹. S'il est des actes de vertu sublime, ils disparaissent dans la vapeur du sang. La défiance dissout les liens sociaux; l'épouvante transite les cœurs. Les droits de la famille, de la nature, sont supprimés; il n'est

¹ Pétion, *Le Roi Buzot*.

plus d'encouragement que pour la prostitution, l'espionnage; le fils doit dénoncer son père, la femme l'asile de son époux, le médecin le malade qu'il a pansé. Sous peine de la tête, l'humanité est proscrite, la pitié abolie. Le culte de la raison prospère. On a substitué à l'autel du Christ celui de la mort, aux statues de Marie celles de Marat. Dès-lors, pour l'accusé, nulle rédemption. La loi lui accordait un défenseur, un décret le retranche; et des assassins érigés en tribunal, sans obstacle, adressent régulièrement leur offrande à *sainte* Guillotine. Qu'ils devaient être impitoyables, hélas! ces temps où Danton s'était écrié: « L'humanité m'ennuie! » où Barrère faisait cet aveu: « Je suis saoul des hommes; » où Robespierre, sur le point de passer pour royaliste et dévot, devenu un objet de haine, parce qu'il croit en Dieu et ne veut pas que l'innocent soit plus long-temps confondu avec le coupable, vient, éperdu, jeter son cri d'alarme au milieu de la détresse publique! Entendez l'exclamation d'effroi sortie de sa poitrine:

« Ils ont érigé l'immoralité, non-seulement en système, mais en religion; ils ont cherché à éteindre tous les sentimens généreux de la nature par leur exemple autant que par leurs préceptes. Le méchant voudrait dans son cœur qu'il ne restât pas sur la terre un seul homme de bien, afin

de n'y plus rencontrer un seul accusateur et de pouvoir y respirer en paix. Ceux-ci allèrent chercher dans les esprits, dans les cœurs, tout ce qui sert d'appui à la morale pour l'en arracher et pour y étouffer l'accusateur invisible que la nature y a caché. Nous avons entendu, qui croirait à cet excès d'impudeur! nous avons entendu dans une société populaire le traître Guadet dénoncer un citoyen pour avoir prononcé le nom de la Providence; nous avons entendu quelque temps après Hébert en accuser un autre pour avoir écrit contre l'athéisme. N'est-ce pas Vergniaud et Gensonné qui, en votre présence même et à cette tribune, pérorèrent avec chaleur pour bannir du préambule de la constitution le nom de l'Être suprême?..... Ils embrassaient avec transport un système qui, confondant la destinée des bons et des méchants, ne laisse entre eux d'autre différence que les faveurs incertaines de la fortune, ni d'autre arbitre que le droit du plus fort et du plus rusé!..

« Vous qui pleurez sur le cercueil d'un fils ou d'une épouse, êtes-vous consolés par celui qui vous dit qu'il ne reste plus d'eux qu'une vile poussière? Malheureux, qui expirez sous les coups d'un assassin, votre dernier soupir est un appel à la justice éternelle! L'innocence sur l'échafaud fait pâlir le tyran sur son char de triomphe. Aurait-elle cet ascendant, si le tom-

beau égalait l'oppresseur et l'opprimé? Malheureux sophiste, de quel droit viens-tu arracher à l'innocence le sceptre de la raison pour le mettre dans les mains du crime, jeter un voile funèbre sur la nature, désespérer le malheur, réjouir le vice, attrister la vertu, dégrader l'humanité?... Si l'existence de Dieu, si l'immortalité de l'âme, n'étaient que des songes, elles seraient encore la plus belle de toutes les conceptions de l'esprit humain!... »

Mais cette déclaration favorablement écoutée et l'adoption d'une prétendue religion qui la suivit, étaient impuissantes à réprimer les principes désorganisateur engendrés du philosophisme. La révolution qu'il avait procréée, pareille à Saturne, dévorait tous ses enfans. La société gisait meurtrie, déchirée, saignante; elle râlait, la gangrène au cœur; les prêtres de la raison, insultant à son cadavre, s'en disputaient d'avance les lambeaux. Pour juger cette lamentable époque, pour comprendre à quel excès de dégradation l'on était parvenu, écoutez Robespierre. Du milieu de la perversité commune, son âme *incorruptible* brille comme un glaive dans la nuit, et sa parole n'est pas moins perçante; écoutez-le, car devant la ruine imminente, oppressé d'ennuis, de pressentimens si-

¹ Rapport fait au nom du comité de salut public, par Maximilien Robespierre, etc., séance du 18 floréal an II.

nistres, il va répandre l'amertume amassée en son sein; une éloquence poignante peut-être jaillira de ses lèvres; écoutez!

« Le cœur flétri par l'expérience de tant de trahisons, je crois à la nécessité d'appeler la probité et tous les sentimens généreux au secours de la république. Je sens que partout où se rencontre un homme de bien, en quelque lieu qu'il soit assis, il faut lui tendre la main et le serrer contre son cœur... Ceux qui nous font la guerre ne sont-ils pas les apôtres de l'athéisme et de l'immoralité? Que m'importe qu'ils poursuivent l'aristocratie, s'ils assassinent la vertu?.. Oh! je leur abandonnerai ma vie sans regrets; j'ai l'expérience du passé, je vois l'avenir. Quel ami de la patrie peut survivre au moment où il n'est plus permis de la servir et de défendre l'innocence opprimée?..... Comment supporter le supplice de voir cette horrible succession de traîtres, plus ou moins habiles à cacher leurs ames hideuses sous le voile de la vertu ou sous celui de l'amitié, et qui laisseront à la postérité l'embarras de décider lequel des persécuteurs de mon pays fut le plus lâche et le plus atroce? »

Ecoutez encore, écoutez Robespierre!

« En voyant la multitude des crimes que le torrent de la révolution a roulés pêle-mêle avec les vertus civiques, j'ai craint quelquefois, je l'avoue, d'être souillé aux yeux de l'avenir par

le voisinage de tant de pervers... J'ai vu dans toutes les histoires les défenseurs de la liberté accablés par la calomnie, égorgés par les factions; mais leurs oppresseurs sont morts aussi; les bons et les méchans disparaissent de la terre, mais à des conditions différentes..... Non, Chaumette, non, la mort n'est pas un sommeil éternel; la mort est le commencement de l'immortalité! » — Le découragement de ces lugubres paroles, le dédain supérieur qui s'y fait sentir, révèlent quel dégoût de la vie saisissait alors les ames. L'homme qui, à la face des adorateurs du néant, osait proclamer Dieu¹, glissa les deux pieds dans le sang; sa tête roula dans le panier où la tête de *la femme Capet* et celle du sale Hébert (le père Duchêne) étaient également tombées. Le peuple applaudit à la chute du *tyran* Robespierre, comme il s'était réjoui de celle du *tyran* Louis.

Quand enfin le bourreau se laissa choir de lassitude, les danses insensées commencèrent sur les tombeaux. On se rua aux voluptés, comme on s'était précipité aux massacres. Les salons dorés se rouvrirent; une foule étincelante les assiégeait. C'était, chez les femmes, tuniques grecques, coiffures romaines, nudités sabines; chez les hommes, habits décollétés à la victime,

¹ Voir la note A à la fin du livre.